

Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe



Le bloc-notes de la Société d'Histoire de la Guadeloupe : comptes-rendus de lecture

Sugar and Slavery, Family and Race - The Letters and Diary of Pierre Dessalles, Planter in Martinique, 1808-1856. Elborg Forster & Robert Forster, éditeurs et traducteurs, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1996, 322 p.

Danielle Bégot

Numéro 114, 4e trimestre 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1043209ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1043209ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (imprimé)

2276-1993 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bégot, D. (1997). Compte rendu de [Le bloc-notes de la Société d'Histoire de la Guadeloupe : comptes-rendus de lecture / *Sugar and Slavery, Family and Race - The Letters and Diary of Pierre Dessalles, Planter in Martinique, 1808-1856.* Elborg Forster & Robert Forster, éditeurs et traducteurs, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1996, 322 p.] *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (114), 3-4. <https://doi.org/10.7202/1043209ar>

Tous droits réservés © Société d'Histoire de la Guadeloupe, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le bloc-notes de la Société d'Histoire de la Guadeloupe : comptes-rendus de lecture

par
Danielle BÉGOT

Sugar and Slavery, Family and Race – The Letters and Diary of Pierre Dessalles, Planter in Martinique, 1808-1856. Elborg Forster & Robert Forster, éditeurs et traducteurs, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1996, 322 p.

Excellente idée que de traduire enfin en anglais le journal et la correspondance que Pierre François Marie Dieudonné Dessalles tint en Martinique dans la première moitié du XIX^e siècle. Elborg et Robert Forster nous donnent, dans cette publication, des extraits choisis tirés des quatre volumes publiés entre 1980 et 1986 par Henri de Frémont, arrière-arrière-petit-fils de l'auteur, et Léo Elisabeth, version déjà abrégée des originaux manuscrits,.

Descendant d'une famille bretonne passée en Martinique sans doute vers le milieu du XVII^e siècle, Pierre Dessalles (1785-1857), troisième du nom, se définit d'abord et avant tout comme un créole, avec ses interrogations permanentes sur sa terre d'ancrage, en réalité bien plus la Martinique que la France, comme les auteurs le soulignent à juste titre. La place qu'il occupe dans la société coloniale ne souffre en revanche aucune discussion. Maître de plantations, une sucrerie et une caféière, il est donc maître d'esclaves, et l'essentiel de sa vie se passe à rendre des comptes d'exploitation à une mère acrimonieuse qui vit en France, et à faire travailler, sous la contrainte s'il le faut, une importante main d'œuvre servile de deux cents « têtes ». Question consubstantielle à la société des îles, le problème servile revient de manière lancinante dans les préoccupations de Dessalles. Comment pourrait-il en être autrement alors que son milieu a été confronté à la première abolition de l'esclavage en Guadeloupe (1794), que la Martinique occupée par les Anglais n'a pas connue, à la révolution de Saint-Domingue, à l'indépendance d'Haïti, et en Martinique même aux révoltes serviles ou des libres de couleur qui agitent la société

locale durant toute la première moitié du XIX^e siècle, avec pour finir l'abolition définitive de l'esclavage décrétée par la Seconde République ? De tout ceci, l'ouvrage de E. et R. Forster rend bien compte, avec une présentation étoffée du contexte économique et social, et le souci de présenter l'auteur sous ses différentes facettes (opinions politiques, sentiment religieux, liens familiaux, rapports avec les esclaves...).

D'où vient alors le fait que le lecteur qui a eu accès à l'édition française ne peut se défendre d'un sentiment de malaise diffus ? La première raison tient à la conception même de l'ouvrage. Déjà contestable en soi, le principe de l'extrait touche ici aux limites mêmes de sa pertinence. Au fil des coupes, le texte d'origine s'affadit, s'uniformise, et transforme en incompréhensibles incohérences ces incertitudes et ces revirements, qui semblent bien avoir été le seul fil conducteur de la vie de Dessalles. Les auteurs le sentent bien, fournissant dans leur introduction des clés de lecture... malheureusement plus adaptées à l'édition complète qu'à la réduction drastique qui en est offerte ici. Mais on peut se demander si cette schématisation n'a pas une origine beaucoup plus gênante. Que les auteurs connaissent bien le fonctionnement des sociétés de plantations est évident. Qu'ils aient réussi à faire comprendre le personnage de Dessalles dans ses inextricables contradictions (le rejet en alternance de la France et de la Martinique, les coups de fouet aux esclaves et les larmes pour s'être senti obligé de les leur donner...) est une autre histoire. Tout se passe en effet comme si l'analyse du journal ne provenait pas du texte lui-même, mais bien d'une grille de lecture pré-établie, manifestement plus sensible aux symboles que représente l'homme qu'à sa personnalité véritable. Qu'il soit soit un planteur et un maître d'esclaves, ni meilleur ni pire que les autres, nul ne le conteste ; mais est-il d'abord un planteur esclavagiste, et le représentant d'une structure, ou avant tout Pierre Dessalles, c'est-à-dire un individu avec son poids d'irréductible spécificité ? La question n'est pas aussi anodine qu'on pourrait le croire, et les quelques « clichés » qui parsèment l'introduction montrent à quel point le stéréotype peut être à l'origine d'affirmations discutables, parfois comiques, comme ces dîners de planteurs donnés sous des bananiers (étrange idée, vraiment, si l'on songe à quel point ils tachent de manière indélébile !) et des bougainvillées (ils ne sont introduits en Martinique qu'à l'extrême fin du XVIII^e siècle, trop tard pour Dessalles), parfois franchement agaçantes quand elles touchent à des lacunes dans les connaissances – la « *un-French manner* » de faire circuler la correspondance familiale parmi ses proches (alors que c'est justement l'inverse...) en est l'exemple le plus patent.

On saluera donc ce travail, considérable, en regrettant qu'il se soit imposé à lui-même des limites, autant dans ses dimensions que dans son interprétation. Pour le lecteur francophone, il s'agit donc là, avant tout, d'une invite à relire Dessalles... dans le texte.